

**Denis
Lachaud**

**J'apprends
l'hébreu**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un adolescent français, fragilisé par une enfance vécue au rythme des mutations professionnelles de son père, développe peu à peu de graves problèmes de communication. A dix-sept ans, Frédéric a perdu le sens de la phrase, seuls les mots lui parviennent, séparément.

Après Paris, Oslo et Berlin, c'est en Israël qu'il doit suivre aujourd'hui sa famille. Comme chaque destination inconnue, Tel-Aviv s'impose tout d'abord à lui comme un espace angoissant – qu'il faudra apprivoiser. Mais lorsque Frédéric découvre que l'hébreu est illisible non seulement pour lui mais pour tous les étrangers, que cette langue se lit dans l'autre sens, et que son apprentissage pourrait augurer d'un véritable recommencement, ce pays réveille en lui l'espoir de trouver une place dans le monde. Rassuré, il part muni d'un dictaphone à la rencontre des habitants de Tel-Aviv, pour les interroger sur leur histoire et leur relation à cet Etat fait de contradictions et d'espérances.

Considérant plus que jamais le territoire comme le fondement de toute identité, Frédéric donne à ce pays choisi par tant d'individualités et de trajectoires conjuguées une résonance extraordinaire.

“DOMAINE FRANÇAIS”

DENIS LACHAUD

Ce livre est le sixième roman de Denis Lachaud publié aux éditions Actes Sud. Homme de théâtre, il est à la fois acteur, auteur et metteur en scène. Ses pièces sont publiées chez Actes Sud-Papiers.

DU MÊME AUTEUR

J'APPRENDS L'ALLEMAND, Actes Sud, 1998, Babel n° 406, 2000, et Actes Sud Junior, coll. "Babel J", 2006.

LA FORME PROFONDE, Actes Sud, 2000, et Babel n° 568, 2003.

COMME PERSONNE, Actes Sud, 2003, et Babel n° 641, 2004.

HETERO, suivi de *MA FORÊT FANTÔME*, Actes Sud-Papiers, 2003.

LE VRAI EST AU COFFRE, Actes Sud, 2005, et Babel n° 934, 2009.

FOOT FOOT FOOT, ill. de Frédéric Rébéna, Actes Sud Junior, coll. "Roman cadet", 2007.

MOI ET MA BOUCHE, ill. de Patrick Fontana, Actes Sud-Papiers, coll. "Heyoka Jeunesse", 2008.

FÉES DIVERSES (ouvrage collectif, La Forge), Dumerchez, 2008.

PRENEZ L'AVION, Actes Sud, 2009.

ET LE TRAVAIL ? (ouvrage collectif, La Forge), Dumerchez, 2009.
L'UNE, Actes Sud-Papiers, 2011.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00114-8

DENIS LACHAUD

J'apprends l'hébreu

roman

ACTES SUD

à Philippe

A chaque problème sa solution.
A chaque robinet ouvert son débit d'eau.
A chaque trajectoire de A à Z son alphabet d'aventures.
Le film du monde entre en moi par mon œil droit.
Mon œil droit n'a rien de particulier. C'est un œil.
Il regarde le film du monde. Mon œil gauche, par
contre, regarde les hommes et les femmes compo-
ser l'humanité. Mon œil gauche est une oreille et
cette oreille écoute ce qui bruisse d'humain, ce qui
se cache derrière un sourire, un regard, une expres-
sion. J'entre par l'œil gauche à l'intérieur des hommes
et des femmes et je vois, c'est-à-dire j'écoute.
Voilà ce qu'il faut savoir sur mes yeux.
Pour comprendre.

Je progresse dans le couloir du métro berlinois car
je rentre à Prenzlauer Berg où nous habitons en-
core jusqu'à jeudi. Je longe un mur orange, croise
un couple, l'homme est grand, corps mince, œil
bleu glacier ; il parle à la femme tout en me regar-
dant approcher le long du mur. Je plonge en lui et
m'aperçois qu'il ment. Je le vois de même que je
l'entends. L'homme de ce couple ment à la femme
de ce couple. Ce qu'il lui dit en allemand au moment
de me croiser est un mensonge. Je le sais. menteur,

lui dis-je dans ma tête, sans m'arrêter. La femme tourne la tête vers moi sans raison apparente et c'est joli.

J'ai des tensions dans le cou.

Ça me prend quand je suis perturbé.

Aujourd'hui, c'est, je crois, notre prochain déménagement qui agite les aiguilles sur mes voyants. J'avoue être souvent perturbé. J'ai appris à solutionner ce problème récurrent par des exercices physiques. Je tourne la tête en suivant les diagonales de mon champ de vision. Du nord-est au sud-ouest, dix allers-retours puis, du nord-ouest au sud-est, dix allers-retours aussi. En vingt mouvements je retrouve ma souplesse cervicale.

Au moment où je lève le menton vers le huitième coin, une goutte se détache du plafond du couloir du métro, et cette goutte tombe dans mon œil, mon œil droit, elle explose sur mon iris. Ma paupière se ferme mais trop tard. Le liquide a envahi mon œil, comme une goutte de vin l'eau.

C'est ainsi que tout commence. Une goutte s'arrache à un nuage, tombe sur la vieille ville de Berlin en République fédérale d'Allemagne, fait son chemin du trottoir au caniveau, dans le temps qui est celui de l'eau qui coule. Conduite par sa gravité, elle suit la voirie jusqu'aux égouts, progresse dans le noir parmi les rats peuplant les souterrains et, soudain, cette singulière goutte quitte le parcours de la logique, le courant principal qu'on nomme *mainstream* dans la langue anglaise, s'immisce dans une fissure, traverse les dessous de la ville, force son passage jusqu'au couloir où je marche et tombe à l'intérieur de mon œil ouvert. A partir de cet instant, les solutions s'éloignent, les robinets perdent connaissance de leur débit et l'alphabet sa chanson. J'ai dix-sept ans et ma trajectoire s'obscurcit.

Une porte s'ouvre à côté de moi, une porte secrète, dissimulée dans le mur orange du métro berlinois. A ma grande surprise, Robin, mon ami de lycée, apparaît et me réclame un autographe. Je lui demande comment il a eu connaissance de cette porte indétectable mais, lisant dans ses yeux que je viens de poser une question très embarrassante, j'efface tout et demande le plus légèrement possible pourquoi il veut un autographe. Il me dit alors que je suis Clint Eastwood, que je dois lui signer un autographe. Il me tend un stylo et le carnet dans lequel il recueille les signatures des personnalités. Je suis Clint Eastwood. Quelle bonne nouvelle. Je ne dis pas non. Qui dirait non à une telle solidité, une telle assurance... Mais je remets mon paraphe à plus tard car, derrière un pilier, mon petit frère complote avec un contrôleur de l'*U-Bahn*.

Quel âge a mon frère ?

Quel âge a-t-il vraiment ?

Il se dit encore si petit mais je vois qu'il est bien plus grand, bien plus imposant. J'en veux pour preuve l'attitude du contrôleur, un homme responsable qui n'est pas né de la dernière pluie. Cet homme, le contrôleur, parle à mon "petit frère" avec respect voire déférence, comme le sous-fifre à son supérieur hiérarchique. Je m'empare de mon dictaphone électronique, une petite merveille d'appareil qui me suit partout car je dois enregistrer les conversations et certains événements auxquels je suis mêlé à mon corps défendant. Il s'agit de mémoriser ce que les autres disent. Après, j'écoute attentivement l'enregistrement, plusieurs fois, et de ces mots dits je fais des mots écrits.

Longtemps j'ai réussi à me voiler la face. Puis un jour, la vérité s'est révélée à moi dans son âpre nudité : je

comprends de moins en moins ce que les autres me disent. Plutôt que de sombrer dans le désespoir, j'ai décidé de saisir le problème à bras-le-corps car j'avais trop mal ; on ne peut pas regarder ses amis, les garçons comme les filles, s'éloigner l'un après l'autre sans être envahi par la douleur de vivre. J'ai donc commencé à analyser la communication et j'ai observé ceci : on me pose souvent des questions dont je ne saisis pas le sens. Je pèse, je réfléchis, je me concentre, mais je ne comprends pas précisément le message contenu. Je comprends encore les questions qui commencent par *pourquoi*, *comment* ou *quand*, les mots qui me permettent de savoir dès le départ que j'ai affaire à une question. Pour les autres, c'est plus compliqué. J'entends encore le ton, ce ton interrogatif qui caractérise la question. Mais le sens m'échappe. J'ai aussi observé en écoutant les enregistrements que j'ai pris la fâcheuse habitude de répondre aux questions, même quand je n'ai rien compris. Je décide du sens que j'attribue à la question posée et j'y réponds. On imagine aisément qu'un décalage n'a pas manqué de se faire jour entre la réponse par moi prononcée et la réponse par l'autre attendue, d'où, selon toute logique, ma solitude croissante. J'ai cherché une solution et quand on cherche on trouve.

Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que je comprenais encore parfaitement les mots écrits. Alors j'ai acheté le dictaphone qui me permet de transformer les mots dits en mots écrits, la pénombre orale en clarté sur papier. Je lis et relis les dialogues ainsi capturés par l'appareil, je les apprends par cœur même, histoire d'imprimer en moi la logique de leur enchaînement. Je ne désespère pas d'accéder à nouveau à la parole dans son évidence, telle que j'ai pu la connaître tout au long de mon enfance. Il

faut que je réfléchisse. Il faut que je comprenne ce qui m'arrive.

Je me sers aussi du dictaphone pour entendre ce que je n'aurais pas dû entendre, tel un espion. Aujourd'hui par exemple. Tout en me dissimulant à la vue derrière un épais pilier orange, je tends l'appareil en direction des deux conspirateurs que sont mon frère et le contrôleur de l'*U-Bahn*. Peine perdue car la tête enregistreuse manque de puissance pour s'immiscer.

Carnet en main, Robin me ramène à la réalité. Il s'impatiente. Donc je signe. Clint Eastwood. Colossale erreur, comme dirait l'officier nazi dont j'ai oublié le nom dans le film dont j'ai oublié le nom. Après la goutte dans l'œil, ça commence à faire beaucoup pour une seule journée. Une fois qu'on a signé, on ne peut plus échapper au contrat. J'ignore quel contrat Robin a dans la tête mais j'ai décidé de me méfier, de me méfier de Robin mon copain d'école. Qui sait si le Robin apparu dans le couloir orange est vraiment Robin, après tout ?

Mon frère est partout, mon frère à l'intérieur duquel jamais je n'entre, mon frère au regard fermé, impénétrable, mon frère qui me repousse en lisière depuis toujours, depuis qu'il a débarqué de la maternité et m'a repéré au sommet de la fratrie. Il est désormais partout, même dans les couloirs qui ne voient jamais la lumière naturelle.

La bonne nouvelle, c'est que je suis Clint Eastwood. J'ai une belle gueule, tout le monde souhaite croiser ma route sauf mes ennemis, qui me craignent. Ça tombe bien pour deux raisons. La première c'est que j'aime les westerns. La deuxième c'est que je

ne sais plus qui je suis. Il y a trop de voix autour qui troublent mon idée de moi depuis plusieurs mois. J'essaie de les bloquer car impossible de les enregistrer ; mais il faudra qu'on m'explique un jour comment on bloque une voix qui vous envoie des messages par la gauche et par la droite en même temps. Moi, personnellement, tout seul, sans aide ni soutien, je n'y arrive pas.

Si je pouvais vivre à l'intérieur du dictaphone, tout serait calme et paisible. Je pourrais apaiser mes angoisses, me reposer sur l'inéluctabilité de ce qui a été enregistré et se répète à chaque écoute. Las, on n'est pas au cinéma et le temps de la science-fiction n'est pas encore venu, contrairement à ce que tout le monde croyait dans les années 1960 en imaginant le début du XXI^e siècle.

Je suis debout en bordure du présent, fragile comme l'oisillon vacillant au bord du nid.

Je m'avance jusqu'aux machines qui mangent les tickets. Je glisse le mien dans la fente, la machine l'aspire comme le caméléon la mouche, puis le recrache par la bouche. Et j'entre vraiment dans le métro. Jusque-là je pouvais, si je le voulais, faire demi-tour et ressortir. Terminé. La machine a écrit son message sur le billet.

On se fait valider et c'est le début de la fin. Ça me serre les dents et me rappelle la mort de mon grand-père suisse voici quelques semaines, un homme que j'aurai peu connu, peu côtoyé et qui aura été expédié dans l'éternité sans qu'on daigne m'inviter à le saluer. Quelle famille, vraiment, quelle famille.

Mon frère a disparu. Le contrôleur son complice aussi. Je m'attends à tout sous cette terre. Je m'attends

à rien aussi. Et j'arrive sur le quai. Aucun changement jusqu'à Senefelderplatz. Je suis sur les rails en quelque sorte, si je puis dire. Un train sort du boyau. Heureusement, je suis Clint Eastwood. Ça m'aide à envisager la suite.

*

Paul a choisi une terrasse ombragée tout près d'un carrefour. Les flots de voitures alternent ; beaucoup de petits modèles mêlés à l'essaim des scooters. Je vais vivre en Asie pour la première fois, pense-t-il. Ici ce n'est plus l'Europe, même si ça y ressemble.

Paul boit un café à l'ombre d'un sycomore. Tout lui est d'emblée familier, sauf les arbres, la chaleur et le bruit ; une chaleur moite qui pèse sur l'organisme, une cacophonie de klaxons. Des jeunes femmes en robe légère promènent d'énormes chiens, des jeunes hommes en tongs se frottent un mollet avec la plante d'un pied nu tout en parlant dans leur téléphone portable.

Ces jeunes gens sont beaux.

Paul a dix jours pour trouver un appartement à Tel-Aviv et le meubler avant que sa famille le rejoigne. Sa femme et ses enfants lui manquent, il ne sait pas bien vivre sans eux. Il ne se sent pas en sécurité. Assis sous le sycomore, il se dit par exemple qu'un bus pourrait exploser en passant devant le café et il mourrait, comme l'ensemble des clients de cette terrasse, les poumons anéantis par le souffle et le corps haché par les éclats de tôle. Paul secoue la tête. Il sait que ce type de pensées disparaîtra dès qu'il aura été rejoint par Mathilde, Frédéric, César et Morgane.

La solitude des quelques jours à venir le réjouit malgré tout. Il va prendre un peu d'avance, découvrir ce nouveau cadre de vie avant ceux qu'il aime et préparer sa façon de le leur présenter. Il va meubler l'appartement en fonction des goûts de chacun. Il sait qu'il ne se trompera pas.

Paul a tout organisé à distance. Il a fixé ses rendez-vous depuis Berlin. Il visite cinq appartements par jour, affine ses recherches en fonction de ce qu'il voit. Les quartiers sélectionnés le conduisent du nord au sud ; des quartiers accessibles, correctement desservis par les bus ; des quartiers proches du lycée français pour les enfants, centraux pour Mathilde, proches de la plage pour la joie de tous. Il a déjà une préférence, mais se laisse encore vingt-quatre heures avant de prendre une décision et signer.

Les enfants vont se plaire dans cette ville, se dit-il. Les enfants vont aimer la chaleur et le bruit, la proximité de la plage, la température de l'eau. Depuis qu'il est arrivé, Paul déambule le soir sur la Tayelet, la promenade longeant la mer, alors que le soleil se couche. Il y croise beaucoup de coureurs. L'air semble idéal pour un jogging. La plupart d'entre eux portent un casque sur les oreilles. On se croirait à Central Park, pense-t-il.

Il va payer son café, partir à la recherche d'un magasin de sport où il pourra s'équiper. Dès ce soir, il reprendra son rythme habituel, cinq kilomètres de course quotidiens. Il descendra jusqu'à Jaffa.

Paul pose sa tasse dans la soucoupe. Un mendiant s'est planté devant lui. Leurs semelles se touchent. Droit comme un I, l'homme fixe le front de Paul de ses grands yeux verts injectés de sang. Un long t-shirt noir tombe sur son pantalon noir. Il se gratte le ventre de la main droite. De multiples cicatrices

barrent ses arcades sourcilières. Machinalement, comme avant, comme partout où il est passé, Paul secoue la tête et dit *no*.

*

Il est bien difficile de traverser chaque journée sans commettre une seule erreur. Hier en fut la preuve à nouveau. Espérons seulement qu'une goutte d'eau et une signature malheureuse ne suffiront pas à renverser totalement mon existence. Consacrons-nous sans arrière-pensée à aujourd'hui.

Le cours de maths est terminé. Je viens de révéler à Robin que je pars sans retour ce jeudi pour le Proche-Orient. Je n'ai pas osé lui demander si c'était bien lui, hier, dans le métro. Ça n'a plus d'importance. J'allume le dictaphone car je souhaite garder en souvenir la voix de mon seul ami, une voix que je n'ai encore jamais enregistrée. Nous nous sommes accompagnés deux ans sans nous parler beaucoup ; ça évite les malentendus.

T'as de la chance.

De la chance, ne parlons pas de chance.

Tu te rends pas compte. Moi je suis né à Berlin et je suis pas près d'en sortir.

Adieu, Robin. Longue vie vers la sortie.

Pourquoi tu dis ça ? Tu crois qu'on se reverra jamais ? Frédéric ? Où tu vas ? On a anglais dans trois minutes... Frédéric ?

(Triste fin avec Robin ce matin au milieu de la cour.)

J'ai soudain décidé de quitter le lycée. Inutile de terminer cette journée scolaire. Personne ne m'égale en anglais. Pas même la sage et douce Lisa Soler qui a vécu à Londres et nous écrase tous de sa blonde distinction mi-britannique. Je peux bien rater le dernier cours. Je n'ai plus aucun adieu à formuler. Ainsi je serai parti avant la fin. Quelque chose me dit que c'est pour moi le meilleur moyen de m'arracher à Berlin. Adieu toilettes taguées, messages immatures sans destinataire, adieu Mme Vinet et sa lecture enthousiaste d'Emile Zola, Mme Bloch et ses cours d'histoire aussi vivants que documentés, adieu Robin, adieu camarade, adieu mon seul ami, le dernier, celui qui ne m'aura jamais abandonné. Nous ne partagerons pas la terminale. Nos chemins se séparent en première. Je suis contraint de m'échapper vers d'autres cieux.

Je prends le bus. Ce n'est pas pratique car j'ai un changement, mais tant pis. Je ne souhaite pas redescendre dans le métro. Je trouve une place assise près de la sortie. Je ferme les yeux, déchiré par la séparation définitive du duo Frédéric-Robin. Je ferme les yeux car je me connais.

Quand je ne me sens pas parfaitement calme, le bus est le théâtre de phénomènes perturbants provoqués par le déplacement de l'espace urbain derrière les fenêtres. Par exemple, il m'arrive, les jours de grande nervosité, de continuer tout droit alors que le véhicule vient de tourner. Difficile de m'y retrouver au moment de descendre à la correspondance. Les yeux fermés, je réduis les risques. J'écoute la voix enregistrée égrener les noms des arrêts, je laisse mon corps onduler avec les mouvements et au bon moment je me lève.

Au présent je fais ma valise, comme chacun dans chaque chambre de cet appartement qui bientôt aura été le nôtre, notre appartement à Berlin. Une énorme coquille de plastique bleu attend la gueule ouverte que je la remplisse. Au futur, nous partons en Israël. Mme Queloz rejoint son mari, parti en éclaireur, elle le rejoint en compagnie de leurs enfants qu'elle a d'ores et déjà, comme à distance, inscrits au lycée français de Tel-Aviv, des enfants qui vont ramer à la prochaine rentrée, car nouveau pays implique nouveaux camarades à dénicher dans le troupeau anonyme, le ventre mou de la société scolaire qui dissimule et tente de soustraire à la perspicacité du canard noir les complices potentiels, les compagnons de route possibles car peu sensibles aux critères qui, dans la jungle lycéenne et ses nombreux pièges, rendent populaire.

Il a été maternellement ordonné de se lancer dans le paquetage avec quelques jours d'avance, pour ne pas se mettre la pression et se laisser la possibilité de modifier les contenus autant de fois que nécessaire jusqu'à l'heure du départ. Au présent j'ai le droit d'emporter vingt kilos d'affaires, j'ai le droit de peser vingt kilos de plus que ma chair, mes os, mon sang et mes souvenirs.

Tout de même, me dis-je, attention à ne pas emporter ce qui doit rester, à ne pas oublier ce qui doit partir. Les erreurs coûtent cher. Ne pas faire d'erreur.

Le large rebord de mes fenêtres est couvert de piles, les hauts (t-shirts et chemises), les bas (shorts et pantalons), les dessous et les livres. Attention au rangement. Je me concentre. Je suis concentré, imperméable aux messages qui n'ont rien à voir avec ma préoccupation brûlante : le rangement. Tous

les effets que je laisse de côté seront donnés à une association allemande d'aide aux déshérités. Bientôt des sans-abri porteront mes vieux habits. Tous mes habits d'hiver par exemple, car à Tel-Aviv point de gel ; point de vent glacial qui traverse le bonnet et saisit le front dans un étau. A Tel-Aviv, soleil au programme dix mois sur douze. Quelques nuages et un peu de pluie tout au plus, pendant ce qu'on aurait du mal, ici, à nommer l'hiver.

Au futur, je vis dans une autre langue, une langue qui ne s'appuie pas sur les mêmes piliers de la pensée. L'hébreu.

Je ne m'inquiète pas. Les parois bougent. Je parviens toujours à les déplacer. J'ai l'habitude.

Je couvre le fond de la valise d'un tapis de douze t-shirts sélectionnés. Je fais une pause avant les chemises et me penche sur la carte de Tel-Aviv que j'ai dépliée sur mon bureau. La présence de la mer Méditerranée facilitera notablement mes déplacements lors des premiers jours sur place. Si je me perds, je pourrai toujours me retrouver en mettant la barre plein ouest ; la plage sera comme une limite à mes égarements.

Bientôt je range tout mon passé teuton.

Tschüss.

Tu es content de partir ?

Je ne sais pas où on va.

Tu sais où on va, enfin, Frédéric...

Je le saurai en arrivant.

On va à Tel-Aviv, tu le sais...

Je ne peux pas être content avant de savoir où j'arrive, de connaître ce qu'il faut savoir pour être content, je saurai au présent si je suis content d'arriver, quand on y sera, quand on sera là-bas.

Tu as fait ta valise... ?

Oui, mère.

Ne m'appelle pas mère...

Mère, tu es ma mère.

Tu l'as pesée... ?

Ah oui, la pesée. Je me suis pesé avec la valise, je me suis pesé sans. La différence entre moi avec et moi sans est de dix-neuf kilos et six cents grammes.

C'est parfait alors...

On part, c'est fait. On émigre en Israël.

Ne dis pas n'importe quoi...

Mère, nous partons vivre en Israël, n'est-ce pas ?

Nous partons en Israël comme nous sommes partis en Norvège, puis en Allemagne... Nous suivons votre père au gré de sa carrière professionnelle... Nous n'émigrons pas...

Une banque décide de notre vie. Une banque nous condamne à l'errance. Une banque nous fait tourner en bourriques.

Ce n'est pas si simple de nourrir une famille, tu le comprends, non ? C'est ainsi que vit la nôtre...

Maman, tu déclames tes phrases comme une grande tragédienne.

Allez, cesse de dire des âneries et vide le lave-vaisselle...

(Petite conversation familiale enregistrée pendant que deux d'entre nous parlent, deux autres se taisent et le cinquième manque à l'appel.)

Contraint et forcé par l'histoire familiale assujettie aux décisions du service Ressources humaines de la finance internationale, je quitte l'Allemagne, sa langue parfaitement rangée, ses merveilleuses subordonnées bien ordonnées et toutes ses déclinaisons. Adieu ma grande chambre de la Knaackstraße, carré idéal, boîte bleu et blanc qui a contribué au déroulement chaotique, autant dire banal, de mon adolescence. Adieu Prenzlauer Berg et ses pavés, ses immeubles décrépits émergeant l'un après l'autre de la noirceur communiste par le miracle du ravalement occidental.

Il est temps de faire appel à tout le courage dont je dispose. Suivons dans la dignité le mouvement familial vers l'incertain et ses ramifications proche-orientales.